

Daniel Chartier

**D'OUBLI, DE FRONTIÈRE ET D'INTERDIT :  
« INÉNARRABLE ET NON NARRÉ », LE « NORD »  
DU QUÉBEC PEUT-IL ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME  
UN LIEU D'OUBLI ?**

*Quel paléographe saura lire la toundra dénudée ?*

(Hénault 1972 [1962])

De la distinction ancienne entre *géométrie* (abstraite) et *topographie* (concrète), à la base même de la discipline géographique, découle une double conception du lieu en termes abstraits ainsi qu'en termes d'habitabilité, et, par conséquent, de relation et d'expérience du corps à l'espace. Le « Nord » tel que construit par le discours apparaît ainsi problématique, puisque la relation du corps à l'espace, ou, de manière plus générale, la présence et l'expérience humaines du territoire, y sont posées comme contradictoires. Historiquement peu peuplé, tardivement découvert et dévoilé à contrecœur par ceux qui l'ont occupé, discursivement présenté dans la tradition occidentale comme inhabité et inhabitable, le Nord induirait une conception abstraite de lui-même, qui ne facilite pas sa constitution en un « lieu » de l'expérience proprement dit. Renée Hulan suggère dans son ouvrage *Representing the Canadian North. Stories of Gender, Race and Nation* que les fictions du Nord le dépeignent comme un espace simple. Elle écrit : « the north has always been romanticized as a place rather than a homeland » (Hulan 1996 : 308). Nous retrouvons en effet dans les œuvres de fiction de nombreux passages qui insistent sur le caractère inhabité de ce territoire. Par exemple, dans *L'Impératrice de l'Ungava*, le Nord est marqué par l'absence de l'homme : « l'Ungava est une immense région inhabitée. Nous ne devons [y] craindre que les bêtes féroces et les éléments. » (Huot 1927 : 40) L'écrivain et géographe Arthur Buies considère pour sa part que le caractère fictif de cet espace découle du fait qu'il n'a pas encore été habité, bien qu'il soit habitable. Il écrit en 1889 :

Il ne faut pas s'étonner [...] qu'on ait entretenu sur cette région tant d'erreurs étranges, grossières et souvent ridicules, comme celles qui ont eu cours du reste si longtemps sur le « mystérieux et inhabitable nord » [...]. elle est [...] absolument inhabitée, [et c'est pourquoi elle est] très imparfaitement connue. (Buies 1889 : 57)

Buies s'inscrit ainsi dans une démarche utopiste, dans laquelle le Nord est sciemment présenté comme inconnu et inhabitable par ceux qui auraient intérêt à ce qu'il ne soit pas connu : cette démarche n'est pas exclusive à son époque. Tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, certains auteurs, penseurs et, prenant leur relais, les hommes politiques, ont entretenu cette représentation du Nord comme lieu d'une richesse potentielle, à découvrir. Encore en 2008, le premier ministre du Québec, Jean Charest, a présenté un « Plan Nord » dont Arthur Buies aurait pu écrire de larges passages : bien reçu par les milieux nationalistes, ce plan s'est toutefois heurté aux Amérindiens et aux Inuits, qui prennent aujourd'hui la parole et lui ont opposé une menace de sécession. Peu marqué par l'expérience humaine, lieu de projection imaginaire et utopiste, alourdi d'une tradition de représentation qui le définit comme inénarrable, vide, inhabité et inhabitable, le Nord serait-il suffisamment représentable pour pouvoir être considéré comme un « lieu » ? Son « oubli » ouvre quant à lui quelques perspectives inédites, sur lesquelles nous reviendrons.

En somme, considérant la partie nordique du Québec, la question que l'on peut poser, d'un double point de vue imaginaire, en termes de « lieu » et d'« oubli », est la suivante, toute simple : le Nord du Québec peut-il être considéré comme un « lieu d'oubli » dans la mesure où il a été longtemps défini comme inénarrable, non narré, inhabitable et inhabité ? Autrement dit, peut-on parler d'un « lieu » lorsqu'il est question d'un espace de projection imaginaire, caractérisé par l'absence de repères, le vide et le blanc, et peut-on parler d'« oubli » de ce lieu lorsque la définition qu'en a donnée la culture occidentale atteint à l'impossibilité du discours ? On invoquera bien sûr et avec raison que le Nord n'est pas vraiment vide, que des *cultures autres*, inuite, crie et allochtones, l'ont depuis longtemps habité, défini, imaginé et circonscrit, mais il faudra dans ce cas mesurer, dans la perspective d'une somme des discours sur un lieu donné, à quel point ces *cultures autres* ont pu entrer en contact et en interaction, du moins

jusqu'à tout récemment. L'émergence récente de projets de recherche<sup>1</sup>, qui visent justement à mettre en valeur le patrimoine oral et écrit issu directement de cet espace, témoigne à l'évidence à la fois de l'existence d'un discours du Nord et de la nécessité problématique de le mettre au jour. Pour l'instant, cela ressemble à une tardive, lente, mais justifiée prise de parole postcoloniale, qui à terme modifiera le cours d'une tradition discursive sur le Nord en général, et le Nord du Québec en particulier. Cela peut ouvrir la voie à une fertile remise en question qui implique les définitions, l'étendue, les frontières, les liens entre le discours *du* Nord et le discours *sur le* Nord. Pour l'instant, et dans le cas qui nous occupe aujourd'hui, ce dernier demeure toutefois problématique à plusieurs égards.

Tout d'abord, d'un point de vue géographique, où commence le Nord ? Voilà déjà tout un programme puisque ce terme, à la fois direction et territoire, a historiquement et conceptuellement des limites variables. On serait tenté de dire que le Nord commence où se termine le Sud, c'est-à-dire là où se termine le quadrillage de la pensée cartésienne sur le territoire, où s'éteint l'application de la loi, jusqu'où la culture, les repères, les représentations inspirées de l'expérience étendent leur domaine. C'est du moins ainsi qu'il a été imaginé par le Sud dès les premiers textes latins, qui ont établi une frontière du Nord qui « incarne, selon Monique Mund-Dopchie, la limite septentrionale de l'œcoumène, au-delà de laquelle surgit l'inconnu, l'inhumain » (Mund-Dopchie 1990 : 81). L'argument a été repris à satiété, jusqu'aux textes contemporains. Louis-Frédéric Rouquette a proposé cette formule, qui résume bien la radicalité de cette frontière : « Au-delà il n'y a plus rien, plus rien que l'immensité désolée des régions polaires où seules les glaces monstrueuses affirment la puissance divine. » (Rouquette 1926 : 195)

Cependant, cette frontière, pourtant radicale, glisse à mesure que le temps avance. Historiquement et dans tous les espaces circumpolaires, le Nord *monte* : au 18<sup>e</sup> siècle, le Nord commençait au Québec sur la

---

<sup>1</sup> Mentionnons parmi bien d'autres les recherches de Béatrice Collignon sur les toponymes inuits du Nunavut ; dans le domaine de la recherche-crédation, les travaux de Patrick Huse sur la représentation du territoire, ainsi qu'un projet de « Mise en valeur du patrimoine écrit du Nunavik », que je co-dirige avec Marianne Stenbaek.

rive nord du fleuve Saint-Laurent, au 19<sup>e</sup>, la colonisation le repousse vers les Laurentides, puis au 20<sup>e</sup>, en Abitibi et dans Manicouagan. Il est tentant de voir dans ce mouvement de récession un simple mécanisme d'occupation graduelle du territoire, selon le principe de la « frontière » proposé en 1893 par Frederick Turner (Turner 1996) pour expliquer la conquête de l'Ouest américain. Or, il n'en est rien : pour différentes raisons, dont la reconnaissance des nations amérindiennes et inuite à la fin du 20<sup>e</sup> siècle, la conquête territoriale et imaginaire vers le Nord n'a jamais atteint, au Québec, les rives de l'Ungava. Cette épopée aurait certes pu se réaliser à l'époque où l'on ignorait le sort des populations autochtones, mais elle a été invalidée par leur reconnaissance en tant que nations, qui a posé un frein aux projections vers le Nord. Déjà en 1927, le principe en est établi dans un roman populaire, *L'Impératrice de l'Ungava* : à un ingénieur canadien-français qui veut s'approprier le territoire, un chef innu répond : « tout ce que vous découvrirez vous appartiendra en propre pourvu que ce que vous découvrirez n'ait pas été découvert par d'autres précédemment » (Huot 2004 : 139). La reconnaissance de l'autre implique ainsi la reconnaissance du discours.

D'autres considérations historiques peuvent expliquer la faiblesse des discours sur le Nord québécois. Ce qui constitue aujourd'hui le Nunavik et l'Abitibi a été, jusqu'à la fin du 19<sup>e</sup> siècle, une portion de la « Terre de Rupert », un immense territoire de près de 4 millions de kilomètres carrés, cédé en 1670 à un monopole commercial appelé la Compagnie de la Baie-d'Hudson. Au nom de ce puissant et durable monopole, en vigueur jusqu'en 1868<sup>2</sup>, la compagnie « avait une organisation comme un gouvernement » (Dugas 1924 [1890]: 53), elle y établissait ses propres règles et agissait à la manière d'un état. Maître du commerce, de la loi et, par extension, du territoire<sup>3</sup> et des populations qui y vivaient, elle n'avait aucun intérêt à permettre le libre accès à ces immensités, et encore moins à en favoriser la connaissance et

---

<sup>2</sup> La compagnie, toujours en activité, a survécu à la fin de son monopole.

<sup>3</sup> Arthur Buies écrit dans *L'Outaouais supérieur* : « la Compagnie de la baie d'Hudson prétendait naguère avoir non seulement le monopole exclusif du commerce des pelleteries, mais la propriété même du territoire s'étendant depuis les bords de la baie d'Hudson jusqu'aux sources des rivières et cours d'eau qui s'y jettent » (Buies 1889 : 273).

le développement. Plus la Terre de Rupert demeurait un espace obscur, inconnu et inhabitable, plus la Compagnie de la Baie-d'Hudson pouvait y exercer sans contraintes son impitoyable exploitation.

Les annexions successives par le Québec, en 1898 de l'Abitibi et en 1912 de la portion québécoise de la Terre de Rupert, ont provoqué un bouleversement de l'organisation territoriale, sans pour autant que celle-ci s'accompagne d'une prise de possession par le discours et l'imaginaire. Pourtant, le territoire de l'Abitibi permettait de doubler, puis celui de l'Ungava, de quadrupler la superficie du Québec, tout en incorporant la seule population inuite d'une province canadienne. L'absence totale de liens avec ces territoires explique en partie la gêne à l'explorer, à le comprendre et à l'occuper. Les débats de 1912 à l'Assemblée législative permettent de prendre la mesure de ce silence : on y apprend que non seulement on ne dénombre alors qu'un millier de personnes sur le million de kilomètres carrés de l'Ungava, mais que parmi celles-ci ne se trouvent que dix non-Autochtones, et aucun francophone (*Les débats de l'Assemblée législative 1912* : 800-805). Aujourd'hui encore, il n'existe pas de lien terrestre au-delà de la rive sud de la baie James, ne laissant au-dessus du 52<sup>e</sup> degré de latitude Nord que des villages isolés les uns des autres, sauf en hiver où se créent des ponts de glace et des routes pour les motoneiges.

Qui pourrait alors s'étonner que le discours circonscrive le Nord du Québec comme un espace qui n'a pas encore été narré ? Ce territoire « en creux » « fait penser », comme l'écrit Hubert Aquin dans son roman *Neige noire*, « à l'absence d'une présence, à un mystère inachevé... » (Aquin 1997 [1974] : 147) À toutes les époques, les exemples et les formules sont nombreuses pour le désigner ainsi, et par celles-ci l'argument commun demeure le même : le discours occidental impose à cet espace une virginité discursive qui le maintient à la fois comme non narré et inénarrable. Pour Alexandre Huot, la frontière de ce territoire mène à une absence radicale, inexplorée et mystérieuse, « qui ne forme sur la carte géographique qu'une immensité blanche coupée seulement par des lignes de longitude et de latitude » (Huot 1927 : 47). Au Nord, le rôle de la pensée se limiterait ainsi à quadriller abstraitement l'espace vide et blanc par des lignes de fuite, qui n'impliquent aucune expérience humaine du territoire. Dans *L'abatis* de Félix-Antoine Savard, c'est vainement que l'homme tente

de scruter l'horizon de l'Abitibi, puisqu'il sent son regard arrêté par l'impuissance de sa pensée à concevoir l'espace qui s'étend devant lui. Savard écrit :

Devant soi, c'était le désert où nul défricheur n'avait encore pénétré [...] et, au-delà, il n'y avait plus qu'un autre désert sans fin et que des eaux que la pensée ne pourrait suivre, parce qu'elles s'en allaient vers le nord où il n'y a plus personne qu'on connaisse et qu'on aime. (Savard 1943 : 17)

Ces citations permettent de constater une certaine tension entre, d'une part, le fait qu'il existerait une impossibilité à concevoir et donc, à narrer cet espace, mais que, d'autre part, cet espace serait tout de même circonscrit par une frontière *au-delà de laquelle* la pensée ne peut plus s'exercer. Comme chez les poètes latins, cette frontière apparaît davantage discursive que purement géographique : elle nourrit toutefois les mêmes enjeux. Il s'agit d'un seuil, avec tout ce qu'il comporte en termes de limites, d'interdit, de tentation et de désir : la pensée s'arrête au seuil du Nord, mais demeure tentée de franchir cette limite pour narrer l'espace vide et blanc. Ainsi, en 1921, Louis-Frédéric Rouquette justifie le geste que représente son roman intitulé *Le grand silence blanc* par sa volonté de combler le vide de narration sur le Nord<sup>4</sup> : « Vous n'avez pas eu de poète pour vous chanter » (Rouquette 1996 : 108-109), écrit-il. En 1974, Marcel Mélançon fait de même dans *L'homme de la Manic ou La terre de Caïn* lorsqu'il écrit : « Le Nord québécois est un pays d'inédit. Tout y est encore à faire. [...] Mais personne n'est là pour retracer les événements perdus. » (Mélançon 1974 : 110-111) Il s'agit d'un schéma récurrent que de définir le Nord comme un espace vide, non narré, inédit, dont on peut se désoler de l'absence de mémoire, mais qui, du même souffle, incite à le raconter et à le constituer par la pensée, le discours et l'expérience de la fiction. L'attrait qu'il exerce sur la pensée justifie la volonté de le découvrir, de le fouler et, comme l'écrit en 1986 Sylvain Trudel dans son roman *Le souffle de l'Harmattan*, de le créer ainsi de toutes pièces dans les mémoires collectives :

---

<sup>4</sup> Dans son cas, il s'agit de l'Alaska, mais les schémas discursifs restent les mêmes que pour les « autres » Nord, dont celui du Québec.

Quelque part dans le monde, il y avait des neiges vierges qui ne demandaient qu'à être foulées par nos pieds affamés. Les neiges d'avant notre mémoire. On se sentait comme Amundsen devant l'inconnu, qui dut, pas à pas, planter ses crampons dans les mémoires collectives. (Trudel 1989 : 29)

On comprend que ce vide qui ne demanderait qu'à être comblé pré-suppose le masquage entier de tout discours mémoriel sur cet espace. Cette opération d'oubli peut se réaliser de deux manières : soit par la non-reconnaissance de l'existence de l'autre – le territoire peut alors aisément être défini, comme c'est le cas dans la tradition discursive occidentale, comme vierge, blanc, vide, inaccessible, inhabitable et désolé –, soit par la non-reconnaissance des modes de transmission de la mémoire de l'autre. Dans ce dernier cas, que l'on peut qualifier de tentation ethnographique, on se désole qu'Amérindiens, Inuits et allochtones voyageurs n'aient pas utilisé une forme d'écriture permanente – définie comme la seule manière de transmettre le savoir. Lisons par exemple le journal du missionnaire Joseph-Alphonse Desjardins qui, en 1930, voit son désir de comprendre le Nord compromis par l'absence de transmission écrite du savoir qui en serait issu. Mû par sa volonté de comprendre l'autre, il se voit arrêté par une non-concordance entre ses propres modes de transmission de la mémoire et ceux des Amérindiens, qui conduit, selon lui, au silence mémoriel et à l'angoisse de ne pouvoir savoir. Il écrit ainsi :

Quelles sont les batailles qui s'y sont livrées ? Nul historien ne nous en a donné les détails. Quels sont les héros qui s'y sont illustrés ? Nul chroniqueur ne nous en a donné les noms, nul troubadour n'en a chanté les exploits. Je me trompe. Ces exploits ont dû être chantés [...] mais comme ses pauvres Indiens n'ont jamais pu imaginer un moyen de fixer leurs idées sur quoi que ce soit de durable [...] il ne reste qu'un vague souvenir et une terreur panique. (Desjardins 1930 : 60-61)

En invalidant les modes de transmission mémorielle de *l'autre*, Desjardins voit s'ouvrir devant lui un espace qui n'aurait jamais été narré et qui éveille une angoisse. Cette impression de vide discursif face au Nord n'est pas exclusive aux récits : on la retrouve par le désir de la politique de le combler par l'utopie, on la retrouve en géographie par la volonté de l'explorer, on la retrouve enfin dans la linguistique par la

nécessité d'inventer des néologismes pour rendre compte, dans les langues du Sud, de l'étrangeté et de la nouveauté de l'espace froid. C'est le sens de la démarche du géographe et linguiste Louis-Edmond Hamelin, qui a proposé, à compter des années 1960, des dizaines de néologismes liés au Nord, dont les plus connus et les plus fertiles sont la « nordicité » et l'« hivernité ». Hamelin justifie son projet parce que, écrit-il en 1975, « l'histoire du peuplement millénaire du Nord [...] demeure un sujet pratiquement vierge » (Hamelin 1975 : 126), causé notamment par la faiblesse du français et de l'anglais à le traduire par des mots. La néologie lui apparaît dans ce contexte comme « autant de naissances menant à des additions de savoir » : « Le vocabulaire propre d'un domaine, écrit-il, n'est pas un phénomène supplémentaire; il fait partie intégrante de sa richesse. » (Hamelin 2002 : 8)

Dans un article de 2005, Hamelin constate la persistance, tout au long du 20<sup>e</sup> siècle, d'une division fondamentale entre le Sud et le Nord du Québec, et de l'absence d'une vision d'ensemble, « d'un Québec dit total » où « la bonne compréhension entre Autochtones et non-Autochtones » permettrait une coexistence sur toute la péninsule. Pour lui, « le Québec méridional [...] correspond à un territoire bien organisé où se sont implantés divers peuplements, initialement autochtone, principalement francophone, partiellement anglophone et depuis peu allophone. » Or, cette partie au Sud, qui occupe le tiers du territoire, « s'est longtemps prise, écrit Hamelin, pour le tout du Québec ». Jusqu'à récemment, ceux qui y vivent ont même considéré l'autre partie, le Nord, comme « très peu utile » (Hamelin 2005 : 17-35). Outre la distorsion symbolique qu'instaure la frontière entre le Sud laurentien et le Nord autochtone, cette situation conduit également à un silence de part et d'autre, à une tension dans l'organisation imaginaire du tout territorial qui explique en partie « l'oubli » ou « le délaissement » nordique par le Sud habité.

Inénarrable, inhabitable, source de projection utopique, le Nord se voit-il restreint dans la fiction à une conception abstraite ? En fait, le rapport de cet espace à la représentation, comme le suggère Aquin, atteint sa plus grande complexité lorsqu'il n'arrive même plus à être imaginé, même de manière abstraite : dans *Neige noire*, les protagonistes ne cessent de répéter, alors qu'ils séjournent pourtant sur



l'archipel du Svalbard, que ce lieu n'existe pas : « [nous avons] une indication très nette de l'inexistence de l'archipel du Svalbard » (Aquin 1997 [1974] : 157), disent-ils alors qu'ils y sont pourtant. Espace noir du récit et de la narration, marqué par une frontière qui touche à l'impossibilité de l'atteindre et de le concevoir par la pensée, lourd d'une tradition millénaire qui le pose comme inhabité, le Nord est également ce qu'on a appelé un de ces « grands espaces » qui, comme le rappelle avec justesse Jacques Ferron, sont des lieux « qui se suffisent à eux-mêmes » (Ferron 1997 [1980] : 43). S'agit-il donc d'un « lieu d'oubli » ? « Oubli » certes, mais non uniquement en termes d'effacement d'une mémoire préalable, mais en terme d'écart, d'écartement, de silence et de vide de la représentation. Défi lourd, donc, que celui de déblayer le vide discursif qui recouvre cet espace pour en retrouver le discours et la mémoire : on serait tenté de reprendre ici la question du poète Gilles Hénault, qui se demande dans *Sémaphore* : « Quel paléographe saura lire la toundra dénudée ? » (Hénault 1972 [1962] : 129)

## Bibliographie

- Les débats de l'Assemblée législative* (1<sup>er</sup> avril 1912), 12<sup>e</sup> législature, 4<sup>e</sup> session (du 9 janvier 1912 au 3 avril 1912), cahier n<sup>o</sup> 59, 800-805.
- Aquin, Hubert (1997 [1974]) : *Neige noire*. Montréal : Bibliothèque québécoise.
- Buies, Arthur (1889) : *L'Outaouais supérieur*. Québec : Darveau.
- Desjardins, P. Joseph-Alexandre (1930) : *En Alaska. Deux mois sous la tente*. Montréal : Imprimerie du Messenger.
- Dugas, Georges (1924 [1890]) : *Un voyageur des pays d'en haut*. Montréal : Beauchemin, coll. « Bibliothèque canadienne. Collection Laval ».
- Ferron, Jacques (1997 [1980]) : *Gaspé-Matemma*. Montréal : Lanctôt, coll. « Petite collection Lanctôt ».
- Hamelin, Louis-Edmond (1975) : *Écho des pays froids*. Montréal : Hurtubise HMH, coll. « Géographie. Les cahiers du Québec ».

- Hamelin, Louis-Edmond (2002) : *Discours du Nord*. Québec : Université Laval, GÉTIC, coll. « Recherche ».
- Hamelin, Louis-Edmond (2005) : « La dimension nordique de la géopolitique du Québec ». In : *Globe. Revue internationale d'études québécoises* 8 (1), « Les modernités amérindiennes et inuite du Québec », 17-35.
- Hénault, Gilles (1972 [1962]) : *Signaux pour les voyants. Poèmes, 1941-1962*. Montréal : L'Hexagone, coll. « Typo ».
- Hulan, Renée (1996) : *Representing the Canadian North. Stories of Gender, Race and Nation*. Montréal : Université McGill, Thèse de doctorat.
- Huot, Alexandre (1927) : *L'Impératrice de l'Ungava*. Montréal : Édouard Garand, coll. « Le roman canadien ». Réédition (2004). Montréal, Imaginaire | Nord, coll. « Jardin de givre ».
- Mélançon, Marcel (1974) : *L'homme de la Manic ou La terre de Caïn*. Saint-Lambert : Romelan.
- Mund-Dopchie, Monique (1990) : « La survie littéraire de la Thulé de Pythéas. Un exemple de la permanence de schémas antiques dans la culture européenne ». In : *L'Antiquité classique* 59, 79-97.
- Rouquette, Louis-Frédéric (1926) : *L'épopée blanche*. Paris : J. Ferenczi et fils.
- Rouquette, Louis-Frédéric (1996 [1921]) : *Le grand silence blanc. Roman vécu d'Alaska*. Castelnau-le-Lez : Éditions Climats.
- Savard, Félix-Antoine (1943) : *L'abatis*. Montréal : Fides.
- Trudel, Sylvain (1989 [1986]) : *Le souffle de l'Harmattan*. Montréal : Quinze, coll. « Prose ouverte ».
- Turner, Frederick Jackson (1996 [1920]) : *The Frontier in American History*. Mineola : Dover.